

— Eh ! vraiment oui, mon pauvre garçon, je te permettrai de monter en croupe derrière moi, c'est une affaire entendue ; est-ce tout ce que tu avais à me dire ?

— Ma foi oui, monsieur le curé, c'est bien tout, et c'est bien assez.

— Eh ! bien donc, à demain de bonne heure ; nous partirons tous deux pour la foire. Bon soir de ma part à ta brave mère. Mais un enfant ne doit rien faire sans la permission de ses parents. Prie ton père de te laisser aller à Loudes. Quand il saura que c'est pour venir avec moi, il ne te refusera pas. À demain.

Petit-Pierre retourna à la maison très-content, mais très-sérieux, comme un homme qui a de grands projets à méditer.

IX. LA FOIRE DE LOUDES

Le lendemain de très-grand matin, l'ami Petit-Pierre, muni de la permission de ses parents, le cœur plein d'espérance, la tête pleine de projets, arrivait au presbytère et trouvait M. le curé tout prêt, et son cheval tout dispos.

La servante lui fit signe d'entrer dans la salle à manger, reçut son bonjour, et en échange lui versa un bon demi-verre de vin de Vivarais, en lui donnant à grignoter une croûte un peu dure d'excellent pain blanc. Petit-Pierre ne se fit pas prier, cassa la croûte, vida le verre, eut grand soin de répandre la dernière goutte par terre, comme tout bon paysan bien appris croit devoir le faire, pour laisser un verre net et tout aussi propre que s'il avait été rincé ; puis il sortit, pendant que M. le curé enjambait sa solide monture.

— Arrive ici, arrive, dit le bon pasteur. »

Et Petit-Pierre sauta lestement en croupe, en disant à la vieille servante qui les regardaient faire tous deux :

— Monsieur le curé est trop bon, Marianne.

— Je le sais bien qu'il est trop bon, dit la servante, puisque je lui fais pour ça tous les jours des reproches qu'il n'écoute pas.

Et nos deux voyageurs partirent ensemble d'un bon petit trot. Tous deux, fort contents l'un de l'autre, cheminèrent ainsi pendant trois bonnes heures, tout en causant le plus amicalement du monde.

Le bon curé trouvait en son petit compagnon autant de cœur que d'intelligence ; et Petit-Pierre de son côté ne se sentait pas de joie de voyager en si bonne compagnie.

Ils arrivèrent sur les dix heures à Loudes. Petit-Pierre sauta alors prestement à bas du cheval et le conduisit à l'auberge, après avoir remercié M. le curé qui allait à ses affaires.

Notre petit homme s'en revint donc tout seul sur la place, à l'endroit où se groupent les domestiques, serviteurs ou servantes qui veulent trouver maître.

La place était déjà fort animée.

Le four banal, situé tout au milieu, était rempli d'une foule nombreuse, et l'on faisait queue à l'entrée. Un double étendard s'agitait au vent sur la porte. C'était, d'un côté, un superbe foulard de cotonnade rouge, et de l'autre, une longue chevelure rousse, le tout flottant majestueusement au bout de deux longs bâtons blancs.

Cette enseigne significative annonçait à tous, petits et grands, filles et femmes, que le marchand de cheveux avait momentanément établi son magasin ambulant sous la voûte hospitalière du four.

Jeunes femmes et jeunes filles d'accourir, et de dénouer avec empressement les triples coiffes qui serraient leur tête, pour étaler devant le marchand leur abondante chevelure. On débattait le prix : et le marché conclu, pour un mouchoir de couleur,

pour un coupon d'indienne, la paysanne livrait sa chevelure au ciseau du tondeur. Puis, après avoir rajusté piteusement sa coiffure sur sa tête rasée, elle sortait au milieu des regards narquois et des rires bruyants de la foule.

X. LA LOUÉE DE DOMESTIQUES À LA FOIRE DE LOUDES.

C'était sur la grande place, comme nous l'avons dit, que se pressaient, toujours plus nombreux, les laboureurs, bouviers, bergers, rachers et porchers, et les servantes, rachères ou porchères, qui attendaient ou cherchaient à provoquer le regard d'un maître.

Chacun s'efforçait de se mettre le plus possible au premier rang, le plus possible en évidence, en prenant l'attitude plus ou moins modeste qui convenait à son caractère, et souvent aussi la pose qui devait mieux faire valoir ses avantages.

Les grands valets, laboureurs ou bouviers, le chapeau sur l'oreille, laissant flotter sur chaque tempe l'unique mèche bouclée en tire-bouchon soigneusement épargnée par d'habiles ciseaux, tenaient à la main la baguette de coudrier armée d'une pointe aigüe qui sert à toucher les boeufs. Quelques-uns croyaient devoir fumer majestueusement un horrible bout de pipe, sans se douter peut-être que ce ne serait pas là la meilleure des recommandations auprès des maîtres.

Un vieux fermier disait à un grand gaillard qui, tout en vantant son savoir-faire et ses talents, envoyait au nez de son interlocuteur d'affreuses bordées de fumée : « Les pipes, quand on doit se promener dans les granges, et les allumettes dans la poche quand on doit coucher à l'étable, ça ne passera pas souvent par la même porte.

— Vingt écus, un tablier et deux paires de sabots, ce serait-il votre affaire ? disait un autre à une jeune servante assez élégante, mais aussi quelque peu prétentieuse.

— Non pas, je veux une paire de souliers.

— Trop de vanité perd la jeunesse, mon enfant ; deux bonnes paires de sabots ce n'est pourtant pas à dédaigner. Un autre vous donnera des souliers, pas moi.

— Et toi qui n'es pas grand, tu serais bien un petit domestique, j'en suis sûr à ta mine. Mais il te faudrait monter sur l'escabeau à traire les raches pour mettre le joug au boeuf. »

C'était un bon paysan à la face patriarcale, et aux longs cheveux déjà argentés, resté à la mode de son grand-père avec de longues guêtres, la courte culotte et un ample habit de l'ancien temps, qui s'adressait à l'ami Petit-Pierre très-ému et très-content d'être enfin remarqué.

Hélas ! son succès ne fut pas de durée, car le bon père ajoutait presque aussitôt :

« Décidément tu es trop petit, c'est dommage ; car tu as l'air finaud et tu aurais de la bonne volonté, j'en suis bien sûr.

— Ah ! oui, j'aurais de la bonne volonté !... »

Mais le maître était déjà loin, et Petit-Pierre retenait un gros soupir dans sa poitrine, et une grosse larme dans ses yeux.

En attendant, en effet, le temps s'écoulait ; les conventions se faisaient, les rangs s'éclaircissaient peu à peu autour de lui ; et bientôt le pauvre garçon, demeuré presque seul, commençait à se dire que, pour ce jour-là, il n'aurait certainement pas une bonne chance.

(A continuer.)

Ch. Calémard de Lafayette.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.